Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu

En ce temps-là,
les pharisiens allèrent tenir conseil
pour prendre Jésus au piège
en le faisant parler« Maître, lui disent-ils, nous le savons :
tu es toujours vrai
et tu enseignes le chemin de Dieu en vérité ;.
Ils lui envoient leurs disciples,
accompagnés des partisans d'Hérode :
« Maître, lui disent-ils, nous le savons :
tu es toujours vrai
et tu enseignes le chemin de Dieu en vérité ;
tu ne te laisses influencer par personne,
car ce n'est pas selon l'apparence que tu considères les gens.
Alors, donne-nous ton avis :
Est-il permis, oui ou non,
de payer l'impôt à César, l'empereur ? »
Connaissant leur perversité, Jésus dit :
« Hypocrites !
pourquoi voulez-vous me mettre à l'épreuve ?
Montrez-moi la monnaie de l'impôt. »
Ils lui présentèrent une pièce d'un denier.
Il leur dit :
« Cette effigie et cette inscription,
de qui sont-elles ? »
Ils répondirent :
« De César. »
Alors il leur dit :
« Rendez donc à César ce qui est à César,
et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Monsieur le professeur, votre enseignement est vraiment merveilleux, vous êtes passionnant, votre sagesse est un flambeau qui éclaire d'une vive lueur l'obscurité de notre ignorance.

A vrai dire je n'ai jamais entendu aucun de mes élèves me tresser une telle couronne de louanges. Mais si cela avait été le cas, je me serais tout de même méfié. Et Jésus a bien raison de se méfier en écoutant ces belles paroles de louange que lui adressent ses meilleurs ennemis, les pharisiens et les hérodiens :

« Maître, tu es toujours vrai, Tu enseignes le chemin de Dieu et tu ne te laisses influencer par personne ».

Bel éloge sur la liberté qu'ils reconnaissent en Jésus le Christ… C'est si rare de ne se laisser influencer, intimider par personne, de ne faire aucune alliance politique dès que l'on est un peu connu. Mais après ce début sympathique, ses ennemis posent une question tordue en forme de piège. Un peu comme la question perverse que posent parfois les professeurs en colère, question qui n'en est pas une en vérité : « Répondez-moi maintenant ; ma question est très simple : Me prenez-vous pour un idiot ou pour un imbécile ? » Il vaut mieux se retenir de répondre « les deux, monsieur, je crois » car de toute manière « la réponse, ça craint »…

Alors, faut-il payer l'impôt à César ? Choisis ta cause, Jésus. Celle des fachos collabos ou celle des gauchos terroristes ?

Parce que les collabos des Romains, on les connaît aussi bien qu'on les déteste, ceux qui trahissent la nation en se soumettant à un empereur idolâtre, ceux qui se souillent en contribuant à financer les forces d'occupation et enrichissent un empire païen qui orchestre l'esclavage et les féroces combats de gladiateurs.

Parce que les révolutionnaires, on les connaît tout autant, ceux qui refusent l'impôt et l'autorité, tous ces terroristes qui organisent la lutte contre Rome et incitent les autorités d'occupation à exercer des représailles.

Mais, avant de répondre à ses contradicteurs, Jésus commence par demander innocemment à voir une pièce de monnaie. Et là, les questionneurs sont bien obligés de s'exécuter. Ils sortent donc une pièce avec l'effigie de César. Tiens, tiens… Voilà qui est un peu embarrassant, voire fort compromettant… On est dans le temple, ne l'oublions pas, lieu où toute représentation et image sont interdites, et surtout pas celle d'un païen plus ou moins divinisé. Pourquoi ont-ils cette pièce ? Seraient-ils donc eux-mêmes disposés à payer l'impôt à César ? Alors Jésus, avec son immense liberté, répond :

« Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Ce n'est pas une pirouette astucieuse pour débat télévisé et pas davantage une plaisanterie subtile. C'est l'expression d'une liberté immense et profonde. Il y a ce qui relève de tous les pouvoirs du monde, de tous les Césars que les siècles feront se succéder. Car des Césars, l'histoire n'en manquera pas, en Allemagne on prononcera le mot Kaiser, en Russie Tsar. Mais rappelons-nous que Jésus, lui, chaque fois que l'on parlera de le faire roi, partira en courant. Qu'est-ce que l'on peut donner à César ? La pièce de l'impôt, une chose.

Et puis, il y a ce qui relève de Dieu. Et cela, c'est de l'ordre de l'amour. L'amour ne s'impose jamais avec le glaive de César. *« L'amour ne se voit pas avec les yeux, mais avec l'âme »,* disait Shakespeare. Que peut-on donner à Dieu ? Là, il faut inventer car l'amour est inventif. A chacun de voir. Pas une pièce en tout cas, car l'amour ne s'achète pas.

Ce qui relève de César et ce qui relève de Dieu, ce sont deux ordres différents. Pourtant ces deux ordres ne sont pas étanches.

Car du même coup, voici que le pouvoir de César est soumis à un critère essentiel de justice et d'équité : ce pouvoir qui, comme le dira plus tard Jésus à Pilate, lui a été donné « d'en haut » et il n'a de sens que s'il est au service de la dignité de chaque personne humaine.

Quant à savoir s'il faut payer l'impôt à César, c'est-à-dire s'il faut choisir telle ou telle stratégie économique face aux situations humaines complexes,

Jésus, en invitant à « rendre à César ce qui est à César » renvoie chacun à sa responsabilité, à sa raison, à son intelligence, à sa liberté. Il n'y a pas lieu de « sacraliser » tel ou tel choix politique, en se réclamant directement de Dieu. L'important, c'est que chaque disciple du Christ, éclairé et soutenu par la Parole de l'Évangile, s'engage avec lucidité et compétence pour combattre l'exclusion, faire reculer la misère et mettre en cause César lorsqu'il laisse s'installer l'injustice.

Notre Dieu, nous dit Jésus, choisit de laisser la liberté aux humains qu'il aime d'une infinie tendresse. C'est cela le vrai chemin de la vie, comme les parents laissent à leurs enfants le beau risque de suivre leurs rêves et leurs propres projets pour s'accomplir. Dieu vient les mains vides s'aventurer au milieu de notre humanité. Il ne fait pas de nous des sujets mais mendie notre acceptation de sa présence dans nos vies. « Si tu veux », nous dit-il, « laisse-toi aimer… J'ai rêvé pour toi d'un chemin de Bonheur ».

Finalement il vient orienter notre liberté mais non pas la contraindre.

Un jour, un prisonnier fut relâché par ses gardiens. Mais ceux-ci, voulant le mettre à l'épreuve, le conduisirent au milieu d'un immense désert plein de gouffres profonds et de pièges nombreux. Au loin, apparaissaient des chaînes de montagnes réputées infranchissables. On disait qu'il y avait tout de même quelques sources dans ces étendues désolées, mais bien peu connaissaient leurs secrets. On disait aussi qu'au bout de ce désert, se dressait une cité caravanière accueillante pour tous ceux qui désiraient y résider. On n'y posait pas de question sur ce qu'avait été leur vie.

Les gardiens laissèrent leur regard errer sur ces étendues et dirent au prisonnier :

« Voilà. Tu es libre, tu peux faire tout ce que tu veux désormais. »

Etre libre, faire tout ce que l'on veut. Voilà le rêve de notre prisonnier libéré après des années d'incarcération. Dans notre vie humaine, il y a toujours un moment où s'ouvrent davantage pour nous les portes de la liberté. Etre libre, faire tout ce que l'on veut… Cette liberté à laquelle on croit quand on est jeune…

Notre prisonnier s'élance devant lui, ivre de cette liberté enfin donnée. Il peut décider d'aller à droite ou à gauche, de se rouler par terre où de crier aux rochers ce qu'il pense du gouvernement. Mais où aller ?

Peu de temps après, notre prisonnier rencontre un vieux sage nomade qui avait bien souvent traversé le désert. Il lui dit :

- ***« Tu sais, si tu veux vraiment jouir de ta liberté, je te conseille de traverser le désert. Ton chemin ne sera pas alors errance mais projet. Tu trouveras au terme de ta route des hommes fraternels au milieu desquels il fait bon vivre. Je vais t'aider en te remettant deux choses ; une boussole et une carte. La carte t'indiquera les sources et aussi les obstacles à contourner. Au pied de la montagne rouge, tu rencontreras d'autres hommes qui sont tout prêts à faire route avec toi vers la cité fraternelle. Que ta route soit belle. »***

Mais le prisonnier se dit, rageusement :

- ***« Ce vieux radoteur n'a aucune idée de ce qu'est la vraie liberté… C'en est fini des contraintes. Il a l'air de vouloir m'imposer un chemin, des compagnons, un projet. Je n'en veux surtout pas. »***

Et avec colère, il jeta la boussole et la carte. On dit qu'il erra longtemps dans le désert.

Un an plus tard, un autre prisonnier fut libéré dans de semblables conditions. Il rencontra le même nomade et cette fois accepta joyeusement ce qu'il proposait. La carte était utile, la boussole précieuse, des compagnons de route permirent d'alléger la fatigue de la marche. Il y avait le plaisir d'être avec les autres, se sentir s'approcher cette cité où il ferait bon vivre. Enfin, un matin, la cité se dressa à l'horizon. La liberté retrouvée prenait le goût du bonheur.

Lequel de ces deux prisonniers a-t-il pu se libérer vraiment ? Le premier a revendiqué et assumé jusqu'au bout le fait de tout choisir lui-même. Le second a pensé que le chemin qui lui était proposé était l'accomplissement de sa liberté. On dit que son bonheur dura longtemps dans la cité accueillante.

Et si cette boussole et cette carte étaient offertes sur le chemin de notre vie par ce Dieu qui nous propose de donner sens à notre liberté. De rendre à Dieu ce qui est à Dieu.